

ABDELFATEH A ÉTÉ ENTERRÉ HIER

Colère et douleur à Bou-Ismaïl

La famille est restée sans nouvelles toute la matinée quant à l'heure de l'arrivée du corps de Abdelfateh de l'hôpital de Blida. A 15h passées, le corps arrive. Il a été difficile de frayer un chemin à l'ambulance. Djamel, aidé par des proches, implore la foule d'amis et de voisins, qui encercle la maison, de rester sereine.

Irane Belkhedim-Alger (Le Soir) - «Nous voulons l'enterrer dans le calme», dit-il.

Des tentatives vaines puisque, dès que les ambulanciers sortent le corps pour le mettre dans le cercueil, on l'enveloppe dans un drapeau algérien, des youyous fusent de partout. «Allah akbar», «Allah akbar», crient hommes et femmes, en pleurant.

Le cordon de sécurité improvisé par des habitants est vite brisé par la foule qui s'approche de la maison. La voiture du maire de la ville et du chef de daïra est restée garée derrière l'ambulance.

Une fois le cercueil dans la maison, les portes sont fermées. Moment difficile ! L'émotion est vive et la tension est grande, tout peut basculer à tout moment.

Ammi Hocine, le père de Abdelfateh, âgé de 65 ans, sort, épuisé, et tente de calmer les jeunes déchaînés et en colère. Personne ne l'entend, personne ne le voit, la douleur est si grande.

Le présence des photographes et des caméras étrangères amplifie la tension. Des citoyens hurlent l'injustice qu'ils vivent.

«Il a été assassiné ! Ce n'est pas un criminel, ce n'est pas un enfant des rues !», lance-t-on. Les propos du ministre de l'Intérieur et des Collectivités locales, Dahou Ould Kablia, ont

attisé la colère de la population. «Il a été tué par balle ; nous avons vu le corps. Nous le certifions, notre enfant n'est pas un casseur», soutient Djamel, son oncle. La vue du corps l'émeut et il laisse échapper ses larmes.

Quelques minutes à peine et le cercueil ressort, porté par la foule, sous les cris et les hurlements des jeunes, jusqu'à la mosquée Bilili, distante d'un kilomètre.

La prière du mort sera accomplie dans le calme et le corps est enterré ensuite au cimetière, pas très loin.

Ould Kablia irrite la famille et la population locale

Dès que la foule emporte le cercueil de Abdelfateh et disparaît, la mère de la victime sort jeter un dernier regard avant de s'effondrer. Farida, la sœur, accourt pieds nus et hurle hystériquement.

«Laissez-moi voir mon frère ! Ramenez-le, ramenez-le ! Je ne l'ai pas vu». Un proche la rattrape et tente de la raisonner ; elle se débat, sa douleur est immense. Farida revit la même scène, quand elle a appris la mort de son frère, elle a couru comme une folle dans la rue, pieds nus. Au même moment, son frère Djilali, celui que Abdelfateh allait chercher, s'affale contre un mur en pleurant, il explose, il s'est trop retenu.



«Maman, je veux voir maman, maman où es tu ?» Son cousin Fayçal réussit difficilement à le calmer et à le convaincre de ne pas aller vers sa mère qui est malade, et lui propose d'aller se recueillir sur le corps à la mosquée. Ilham, la sœur aînée, pleure dans la cour, Mohamed son autre frère a craqué ce matin...

Sa mère allongée sur son lit pleure doucement, elle est fatiguée. Le matin, elle a fait sa séance d'hémodialyse, elle ne voulait pas y aller mais son médecin a insisté, elle ne doit pas rater ses trois séances par semaine.

«Quel courage ma fille ? D'où vais-je puiser ce courage ? Mon enfant est parti si jeune !» dit-elle en pleurant.

Ses bras ridés sont tachés de sang ; ce sont les traces de l'hémodialyse. Un drame que la famille tente de surmonter difficilement. «Abdelfateh était un gentil garçon, pourquoi a-t-on dit que c'est un criminel ?»

Des femmes en larmes l'entourent et ne l'aident pas trop à se calmer. Des voisines, des enseignantes, des amies et des proches sont venues se solidariser avec la famille Akriche qui se sent abandonnée.

Ici, tout le monde dément les propos du ministre de l'Intérieur, largement diffusés par les médias, la veille. Des propos qui ont attisé la douleur, la colère et la rage de la population. «Nous voulons que l'on dise la vérité, c'est tout ce que nous demandons ! Abdelfateh a

été tué par balle. Ould Kablia doit faire un démenti», soutient son oncle Djamel, dépassé par la situation.

Il précise que l'on ne peut pas certifier, pour le moment, qui a tué Abdelfateh. De jeunes habitants témoignent que l'agent de sécurité, âgé de 32 ans, a reçu une balle perdue tirée par un policier à la rue des Arabes. Une enquête a été ouverte pour déterminer les coupables. Les Akriche n'en savent pas plus.

Nous sommes sortis de Bou-Ismaïl dans un climat de tension. Des jeunes laissent entendre qu'ils prendront leur revanche. Le silence des officiels exacerbe leur rage et leur sentiment d'abandon.

I. B.

TROIS JOURS APRÈS LE DÉBUT DES ÉMEUTES

Alger plonge dans la torpeur

Groggy, la capitale se remettait difficilement hier des événements qui l'ont secouée. Les principales artères d'Alger n'étaient pas aussi animées que d'habitude. Beaucoup de magasins sont restés fermés. Il y régnait un air de jour férié.

Nawal Imès-Alger (Le Soir) - Lendemain d'émeutes à Alger. Aux nuits agitées a succédé une grande torpeur. Peu de traces des affrontements entre jeunes et forces de l'ordre.

Les services chargés du nettoyage sont visiblement passés par là. Ne restent plus que quelques traces de pneus brûlés dans certains quartiers.

Mais les esprits sont marqués par les manifestations de rues. Les échauffourées sont sur toutes les langues. Chacun y va de son commentaire. Peu de quartiers ont en effet vécu des nuits paisibles. Partout, des jeunes ont cassé, brûlé puis poursuivis par les forces de l'ordre. Le scénario s'est répété plusieurs nuits de suite, plongeant

des quartiers entiers dans l'angoisse. Hier, la capitale donnait l'impression de revenir prudemment à la normale. La rue Hassiba-Ben-Bouali, habituellement très fréquentée, n'était pas désertée mais ce n'était pas la foule des grands jours. Beaucoup de magasins ont préféré baisser rideau par précaution.

Les bandes de jeunes ne se contentant pas de hurler leur colère, elles se sont à plusieurs reprises attaquées aux commerces, ce qui a fait craindre le pire et poussé les plus prudents des commerçants à ne pas reprendre leur activité.

Beaucoup d'entre eux avouent avoir passé la nuit à l'intérieur de leurs magasins pour monter la garde et faire face à d'éventuels actes de pillage. Même scénario à la



Grande-Poste. Les magasins n'ont pas tous ouvert et à l'intérieur, un seul et même sujet de discussion : les émeutes. Bab-El-Oued, qui avait été le théâtre de violents affrontements avec les forces de l'ordre, a

retrouvé son ambiance légendaire. Animées, les artères principales grouillaient de monde comme à l'accoutumée. Pas de stigmates des affrontements. Idem à Oued-Koriche, où à la sortie d'un

lycée, la foule de lycéens a failli faire croire à un départ de marche mais ce n'était qu'une fausse alerte. Le quartier a visiblement retrouvé un semblant de quiétude. Pourtant, en dépit de cette façade, l'inquiétude est palpable. La présence policière renforcée dans les quartiers les plus sensibles rappelle que la situation est loin d'être ordinaire.

En plus des points de contrôles ordinaires, les services de sécurité étaient présents partout, rappelant les événements qui viennent de mettre à feu beaucoup de quartiers. Sur le qui-vive, les policiers semblaient prêts à intervenir au moindre mouvement. Au niveau des stations d'essence, la tension n'a pas baissé.

Tout comme vendredi et samedi, des files d'attente se sont formées. Les automobilistes, visiblement dans la crainte de voir la situation dégénérer à nouveau, se sont précipités pour faire le plein. Résultat, beaucoup de stations n'avaient plus rien à

proposer aux clients et ont fini par fermer. Ailleurs, il fallait attendre longtemps avant de pouvoir faire le plein. Même tension sur le pain dans certains quartiers. A Bab-Ezzouar, par exemple, les quelques boulangeries qui étaient opérationnelles hier ont été prises d'assaut par les citoyens.

Des queues se sont formées en attendant l'arrivée des fournées de pain, rappelant les pires années des pénuries. Pour trouver un sachet de lait, il fallait également s'armer de patience. La pénurie s'installant dans la durée, cela n'avait l'impression de choquer personne de devoir attendre sagement devant les épiceries que le camion frigorifique livrant le lait fasse son apparition. Pris dans le tourbillon des occupations quotidiennes, les Algérois prenaient hier possession des rues avant de rejoindre, dès la nuit tombée, leurs maisons en priant que la nuit soit calme.

N. I.